

# **Collection de poésie**

Mingruifu Lin

## **Le Chat**

J'ai remis mon chapeau melon  
Ils se sont posés sur les rayons  
Des rues étroites parsemées de lumière  
Un firmament aux cieux verts  
Dans une allée élégante  
Un chat qui s'étire sur une haute haie  
Se lèche les pattes telle une mante  
Se purlèche sur un gros poulet  
Banc au myriade de teint vert  
Se fond aux arbres de vair  
Harmonieusement, s'agence  
Quelle élégance, quelle élégance  
Passants se sont arrêtés avec perplexité  
Puis repartis sur un sifflement  
Le chat se retourne perpétuellement  
Essaie de manger sa queue, essaie-je de deviner  
Comme le font depuis des millénaires  
Le Yin et le Yang  
Alors j'ai repris ma canne du banc  
Je suis reparti comme les autres passants  
Sur un joyeux sifflement

## **Grâce noire**

Grâce noire, comment t'embrasser et ne pas choir ?

Splendeur immaculée, comment te regarder sans se dérober ?

Fleur nacrée, comment te parler sans te faner ?

## Cueillette nocturne

Par quelques chaumières se dessinait le village,  
Calme, resplendissant, sous la lune croissante.  
Un petit parfum nerveux, une fumée lente,  
Me parvenait des brumeuses montagnes et contrées.  
« Des fleurs », le vagabond, un soir, m'a raconté.  
Humbles, elles formaient derrière moi un sillage...

Immense, minuit s'assoupit sous les étoiles  
Et tous les rayons de l'astre et toute la noirceur  
Étaient réfléchis sur l'herbe et composaient l'heure.  
Collines se fendaient, vallées se confondaient,  
Des fleurs, des onagres, blanches, elles devenaient,  
Quand le disque se mouvait sur son obscure toile.

Et tel l'escargot, le temps rampait lentement,  
Parfois submergé sous les voiles nuageuses.  
L'église devenait une cathédrale rêveuse  
Engloutie sous les flots du relief titanesque.  
Des fleurs, comme emportées par une arabesque,  
S'ouvraient sur les pentes : une révérence au céleste  
Monument.

Par une embrasure des nombreuses branches,  
Il y apparaissait des lueurs colorées.  
Lorsque j'aperçus tous ces illusions étranges,  
De mes doigts tremblants, je cueillis, en espérant,  
Des fleurs pour une fille que j'avais, un jour, aimée.

## **L'aube des bateaux**

La pulsation des vagues frappe les côtes  
Le requin se cache sous les flots, le poisson cherche,  
La surface se meut, mystérieuse, à qui la faute?  
Le vent tournoie sous la nuit que le jour lèche

Les lignes rampent sur la masse bleutée, lente  
Toutes indiscernables de la voûte bruissante  
Tel Van Gogh, le Temps contemple, efface les étoiles  
Se réveille l'eau, se couche l'astre, se retire le voile

Loin, le dieu des Incas monte sur son vif bateau  
La Nature retient le bruissement de ses feuilles  
Tout courbé devient droit, une blanche clarté est haute  
Dans l'azur, silencieux, je le révère de l'oeil

La flûte de la brise marmonne quelque bruit  
Du haut des falaises, les vagues frappent le gong  
Rocheux, monstrueuses colonnes tel les wagons  
D'un train, colosses, par le vent seul, est conduit

L'aube retentit, effroyable, la mer chante  
L'océan profond délivre les marchandises  
Les hommes s'affairent sur l'aurore lente  
Les goélands accompagnent la symphonie

Tous ont faim, tous attendent celui qui n'arrive guère  
Le zénith, loin, éclaire par-dessus la plage  
Par-dessus l'orchestre sinieuse qu'est la mer  
Et soudain, le Navire accoste tel un mirage

## Promenade à midi

L'étoile du jour est couverte sous de sombres nuées  
Le parasol est noir, les chevelures sont nocturnes  
L'arbre étend l'éventail céleste, les sentiers, multiples Voies Lactées,  
Parsèment la terre cieux, les ballons montent tels plusieurs lunes

L'Aigle, le Centaure, le Cygne, pâturent le gazon  
Se confondent les ombres, s'illuminent les reflets  
L'éclipse du sapin coupe la voie tapissée de galets  
La pénombre de l'érable trace un noir sillon

La rue noctambule parcourt son obscure chemin  
Les branches se fracturent, les jets d'eau se courbent  
Quelques étranges rayons transpercent le voile stratus  
L'ange nature fait frissonner les feuillages par ses centaines de mains  
Et soudain, la brise, par plusieurs nuages fourbes  
Dévoile et déverse les rayons en d'immenses cruches

## Les astres

Je ne pus remarquer que les feuilles tombées  
La brise est tiède, le vent fut froid  
Tous ces pendentifs s'imprégnaient de lumières colorées  
Ils étaient là, mornes et glacés, tournoyant pas à pas

Souvent, on s'assoit, et la nuit gèle les câlins  
Les soubresauts des toux sont étouffés par un baiser  
On adore, on est embrassé, la vie s'articule autour d'«aimer»  
Qu'est le travail, qu'est la ville, qu'est le chagrin?

Tous ces étoiles filantes, chacune multiplie les vœux  
Tous ces autobus sont soleil, le pont devient liberté  
Hugo eût été ému, tant l'homme est voluptueux  
Maslow eût pleuré, Baudelaire eût écrit, j'eus contemplé

J'eus contemplé le son, le bruit, le silence  
Être seul, quel bonheur ! en sachant que quelqu'un est là  
Mais être seul, comment parler, à qui faire des confidences?  
J'étais seul, et la cathédrale sonnait le glas

## **La cité**

Le pont se suspendait au-dessus de la ville

La nuit sommeillait, les vagues languissait

Toute cette masse sombre semblait comme du verre, fragile

Tels des vigiles, vers la mer, ses phares regardaient



## La mer

Quelle est cette étendue d'azur, que signifie ce liquide salé?  
Se coucher pour l'observer, ou tendre les oreilles pour ses vagues?  
Il y a l'éther, énorme aimant, puis il y a l'eau, et ses marées  
Ainsi, les méandres de l'écume sont les traînées des nuages

Donc je m'assoupis sur la proue, et j'observe la houle céleste  
Les cumulus déferlent, l'aiguille du vent mène les cirrus  
Tache par tache, des océans et des continents s'agrègent  
Puis se désagrègent, s'approchent, et se diffusent

Par moment, je pensais plonger, ou voler  
Ou parachuter dans ces canyons aériens  
Mais l'embarcation tangue, alors je me souviens  
Que je ne suis point oiseau, ni séraphin

Le visage des cieux se penche et souffle sa bourrasque  
On frissonne, le bateau bascule, le drapeau tremble  
On colorie toutes ces boules de coton avec de l'ambre  
Et soudain le crépuscule s'accroupit sur la barque

## **Regardez, le violon s'agite, la guitare danse**

Regardez, le violon s'agite, la guitare danse  
Que disent-ils, le corps tremblant, la voix monotone ?  
«Frôlez nos cordes, caressez notre corps qui frissonne !»  
C'est ce qu'ils disent quand nous jouons des romances

Puis la brise, par quelque crépuscule estival, se dérobe  
Chatouille une jambe, emporte deux ou trois baisers  
«Vite, je ne repasse pas, embrassez mes lèvres sobres !»  
Et de deux douces mains, enveloppe tes cheveux dorés

Le printemps s'enivre donc, l'été se grise !  
Que devient l'hiver ? Il nourrit quelques feux  
Où est l'automne ? «Je les éblouis d'adieux !»  
Que d'envies alors, quand ces saisons sont si exquises !

## Horizon sinueux

Un tintement de paupières? Des paysages mélodieux?  
Tels des papillons, sous divers faisceaux, une variété d'ombres  
L'aube est un murmure, la vague, quelque ombre  
Le remuement des frontières ne s'arrête qu'aux yeux

Les dunes nuageuses délimitent un infini vaste  
Des collines séparent plusieurs villages  
Le ciel constellé, par des vides, écrit des phrases  
L'univers souligne-t-il donc l'espace ou l'astre?

Un crayon noircit, un pinceau remplit et trace  
Terre origine et azur évolution se déplacent  
Le premier coup, tout s'y articule, tout est rhizome  
Les formes sont forces, les couleurs sont cyclones

## Description d'une allée

«Tourne le coin»

Et lentement, un tableau vert  
Distinguai-je des arbres? Des buissons?  
Furent-ce plusieurs murs? Ou quelques maisons?  
Je vis une arche ensoleillée, et je passai à travers

À gauche, une enceinte, à droite, des fenêtres  
Les réverbères éteints me faisaient rêver  
Je ne savais l'heure, car j'avais sombré  
Dans mes pensées. Il y avait derrière moi trois hêtres

Sous l'ombre, il faisait frais, le ciel était caché  
La cime des demeures se fondaient dans une forêt  
Chaque angle diffusaient un faisceau coloré  
Cette lumière se réfléchissait, s'éparpillait

«Je suis seul»

Le corridor semblait sommeiller, se figeait  
Mais les feuilles se mouvaient, les branches tanguaient  
La passerelle paraissait vivre, s'animer  
Cependant, les rayons étaient calmes, l'air, inanimé

Une mélodie me parvenait, traçait quelques arabesques  
La profondeur résonnait, chaque tuile marmonnait  
Les parois étaient violoncelles, la flûte, quelque fresque  
La trace devenait son, les gazouillis étaient Monet

Et le soleil donc, commençait à réchauffer la pierre  
Les formes changeaient, les arbustes se découpaient  
Plusieurs vignes se drapaient sur les barrières

Les fleurs glacées craquelaient, les sépales se fendaient

«L'été s'achève»

## La Révolution

L'homme parle une langue, raisonne en mots  
Il rêve par images, pense par phrases  
Strate par strate, observe l'univers, s'extase  
Sonde, capture et étudie quelque neutrino

Il voit les atomes défiler: «je suis donc immense !»  
Puis promène son télescope: «je suis donc petit !»

Voir rétrécir les planètes quand les immeubles s'érigent  
Les astres au-dessus de l'horizon, et le vide au milieu  
Que signifie cette nappe? Qu'est ce Polaris essieu?  
Il divague, cherche un but pour étendre ses rémiges

N'y a-t-il que la joie à la fin du trou?  
Les fusées pour voeu? Les mines pour bonheur?  
L'évolution nous met une cage, est-ce tout?  
Autant de bijoux éclatants et d'étoiles leurres?

L'homme est la couverture d'un monde qui s'éteint  
Il obéit aux règles célestes, à la montre gravitationnelle  
D'autres univers? Ailleurs? Est-ce une prison éternelle?  
L'herbe ruisselle, chaotique, la lune ne dit rien

Et il doute, Descartes douta, Socrates douta  
Einstein mesura l'immense, Planck scruta le petit

Nous, hommes? Avons-nous l'intelligence?  
Éliminerons-nous demain nos maux?  
Alors, deviendrons-nous l'Erectus des robots?  
Nos couteaux seraient silex? Nos idées, romances?

## La Théorie

Le cosmos nous dicte ses règles, l'univers est une loi  
Nous scrutons le ciel et nous nommons chacun de ses pans  
La matière se meut, force! Une ère s'ouvre, temps!  
Tel Dieu, la science crée un monde, et une foi

Toute l'histoire du Big Bang et de l'entropie finale  
Les quarks, les atomes, les arrangements de molécules  
Les planètes, galaxies, s'accumulant en un trou fatal  
Tout détruit, et nous, nous observons un animalcule!

Et ce microbe se meut; sur sa paroi, quelques remous  
Quelle force? L'évolution. Que fait-il? Il change.  
Quelques éons passent, il est homme, c'est nous  
Qui seraient nos observateurs? Le ciel? Les anges?

La science, qu'est-ce? Une soudure entre deux vérités  
D'un côté la perception, de l'autre les axiomes  
La psychologie a son acquis et son inné  
La biologie a la vie, les condensateurs, l'ohm

Et elle bâtit son église, crée sa terre  
Vénère son panthéon: Newton, Descartes, Ampère  
Elle s'affirme sur le vide, dans l'espace fait sa genèse  
La science, qu'est-ce? Une grande hypothèse

## **Mont-Royal**

Sur le sommet, il y avait quelques gens  
Leur voix emmitouflé, leur âme plus qu'une ombre  
Le soleil déversait son rayon blanc sur le sombre  
La branche tranchait le sol, l'azur promenait le vent



## **Maison**

Depuis la berge de mousse, à travers les arceaux  
Au fil du trottoir, la maison s'empanache de vertes rémiges  
La cascade coule joyusement entre les tuyaux  
De son doux regard, le soleil caresse les grêles tiges

Par le demi-cercle d'antiques ornements autour des étangs  
Au fil du chuchotement des buissons, j'approche le fin perron  
Les bernaches flottent vers les interstices de l'horizon  
D'un souffle étouffé, la porte s'entrebaille sur des salons élégants

Du dessous des escaliers gris, parmi des fresques et des arches  
Au fil du mur s'alignant des meubles usés, je lève les yeux  
La poussière plane et s'infiltré entre les creux des marches  
La tête baissée, je fais virevolter l'air des couloirs silencieux

## **Impression**

Quand les sens convergent  
En un mélange de mouvements  
Quand les mémoires  
Brouillent le passé et le présent  
Il naît l'impression  
D'un instant, changeant

## **Genèse**

Sous l'immense rocher, la pression colossale m'écrase  
Autour de moi, les arbustes dansent leur croissance macabre  
Ils rient  
L'air stagne et me broie tel un géant de gaz

Qui désire m'accompagner dans la souffrance universelle ?  
Qui, vide le coeur, veut s'élever par-delà l'incertitude  
Qui pense  
Qui pense aux géants de gaz palpitant dans le ciel !

## **Rêverie**

Autour de toi, une arborescence de destins  
L'horizon est brouillé d'une étrange fumée  
Où est ta rive, délicate liberté ?  
Où désires-tu t'échouer demain ?

Lorsque tu tanges dans l'infinité d'un champ  
Lorsque tu t'étourdis de la complexité du vent  
Quand tu chavires dans le chagrin  
Pourquoi ne penses-tu jamais à demain ?

Dans ton pays fertile et illimité, tu cultives ta langueur  
La buée multicolore se condense partout sans arrêt  
Et les berges sont incrustées de pierres sans valeur

## Tailleur et distance

Rien n'est terminé quand il reste encore la peine  
C'est une laideur tenace qui obscurcit le passé  
Mais pour un buisson de se ramifier en beauté,  
Il faut peut-être couper les branches éparses

Mais se séparer, se dissoudre même, ce n'est pas avec un delta  
Que l'on crée une rivière unique et profonde  
Il faut décorer ces membres en magnifique contrepoids  
Et laisser le vent les remuer de fond en comble

Alors lorsque le tailleur, dans le jardin,  
Devint ainsi nature et martyr  
Il peut enfin se séparer de l'arbre  
Pour l'observer de bonheur, de loin

## **Ce matin**

Quelque chose était partie ce matin

Fut-ce la lune, que tant de nuits ont hissée ?

Fut-ce le rêve, fut-ce une âme ?

Que vois-je là, derrière le linceul sur le gouffre ?

## **Le voyage**

Il y avait l'orée d'un long voyage devant ce jour-là.  
Le chemin, qui germait devant et s'étiolait derrière moi,  
Qui, lorsque j'étais distrait, ne connaissait plus de saison,  
Se dispersait à une allure pressante en d'éternelles ramifications.

Si les yeux ouverts, j'étais paralysé par les peurs,  
Clos, je devenais prisonnier de la saison éternelle des souvenirs.  
Immanquablement, le rythme des pétales marquait l'orée d'une autre heure  
Et je courus vers le chemin qui s'étiolait, sans espoir ni soupir.